

1980-1973
14 artistes de l'avant-garde japonaise



« 14 ARTISTES DE L'AVANT-GARDE JAPONAISE, DE 1958 À 1972 »

Exposition du 1^{er} mars 2017 - 31 mai 2017

Galerie | **F. Hessler**
art collection

21 rue Astrid | L-1143 Luxembourg | Tél.: (+352) 27 28 12 77 | GSM: (+352) 621 327 749
Heures d'ouverture: Mercredi: 14h - 18 h | Vendredi: 14h - 18h | Samedi: 10h - 12h et 14h - 18h
Et sur Rendez-Vous | www.galeriefhessler.lu



Toshio Arai • Insho Domoto
Masando Kito • Itaru Kumoru
Takesada Matsutani • Yutaka Ohashi
Shinjiro Okamoto • Shigeru Onishi
Key Sato • Fudo Shigeya • Teiji Takai
Tazuko Tanaka • Tiger Tateishi
Toshio Yoshida

14 ARTISTES DE L'AVANT-GARDE JAPONAISE

par Juliette Evezard

Cette exposition présente quatorze artistes japonais de la seconde moitié du XX^e siècle – autant de partis pris esthétiques- aujourd'hui reconnus.

Ces derniers témoignent de la force des multiples avant-gardes japonaises auxquelles ils se rattachent qui ont fait de Tokyo et Osaka des scènes artistiques internationales, animées par leurs affrontements, leurs riches dialogues et toujours connectées au monde. L'histoire de ces avant-gardes est, bien entendu, étroitement liée à celle de leur pays...

UN CONTEXTE ÉCONOMIQUE EUPHORIQUE

Après un marasme politique provoqué par le scandale des chantiers navals - les membres dirigeants du Japon sont, pour la plupart, impliqués dans des jeux de pots de vin -, le Parti Démocrate¹ est créé. Ce dernier force la démission de Yoshida², après huit ans de pouvoir presque absolu.

C'est une nouvelle ère pour le Japon. Le 10 décembre 1954, Hatoyama, âgé de soixante – et - onze ans, l'homme d'une politique sans corruption, est élu Premier Ministre³. Il fait du Japon un acteur d'importance sur la scène politique internationale puisqu'il rejoint les Nations - Unies et sort le pays de la crise financière. L'inflation est maîtrisée, les récoltes de riz sont excellentes, le Ministère du Commerce International et de l'Industrie est puissant et très actif qui modernise entièrement les structures économiques et industrielles du pays. Le Japon devient alors une terre de consommation de masse.

Cependant, cette montée en puissance du pays n'est pas sans troubler la société japonaise qui recherche, pour se rassurer, ses racines et ses valeurs propres. Elle puise alors ses points de repères dans son passé. En conséquence, les jeunes générations sont écartelées entre la volonté de perpétuer ses traditions et celle de changer radicalement les mœurs de leur pays au profit d'un individualisme inspiré par les Américains occupant le Japon depuis la signature du traité de paix en 1951.

Dans ce contexte économique euphorique et cet écartèlement culturel, des musées et des centres d'expositions se créent qui accueillent l'art moderne, permettant des échanges culturels avec le monde. Beaucoup de ces expositions sont dédiées aux avant-gardes occidentales qui inspirent les jeunes artistes japonais dont: Insho Domoto, Masando Kito, Key Sato, Toshio Arai, Yutaka Ohashi, Teiji Takai, Itaru Komuro, Fudo Shigeya, Shiregu Onishi, Tiger Tateshi, Toshio Yoshida, Takesada Matsutani, exposés à la galerie Hessler dans 14 artistes de l'avant-garde japonaise. Tous ont pu découvrir, dans les magazines, les reproductions des œuvres matiéristes ou gestuelles des peintres occidentaux, mais tous n'ont pas pris la voie de l'informel, d'autres, présents dans cette exposition, s'en sont écartés.

GUTAI 1954 - 1972

Toshio Yoshida est l'un de ceux, qui, dans un premier temps explora la voie de la matière. Il est l'un des membres originels du groupe Gutai, créé à Osaka⁴, au mois d'août 1954, né de la fusion de Genbi et Zero-Kai. Ces trois groupes - fondés par Yoshihara Jiro, artiste issu d'une famille de marchands et Président d'une compagnie d'huile- réunissent

différentes disciplines: l'architecture, la calligraphie, l'ikebana, la céramique, la danse et la peinture. Leur but est de dépasser et de moderniser l'art japonais en puisant dans son art traditionnel. Cette approche multidisciplinaire permet alors aux artistes d'emprunter des éléments, chacun dans les disciplines de l'autre, et ainsi de les libérer de leurs pratiques traditionnelles. Tous défendent l'individualité en opposition au totalitarisme qui avait, pendant la guerre, poussé la société japonaise à se penser en groupe. Le fer de lance de Gutai est l'originalité. Le nom même du groupe qui veut dire «concret» traduit sa quête de nouveaux moyens d'expressions visant à dépasser les pratiques artistiques connues. C'est dans les matériaux naturels, qu'il trouve une source de créativité. Gutai s'oriente alors, peu à peu, vers l'expérimentation et le happening.



Ainsi, Sadamasa Motanaga expose de l'eau colorée en rouge dans un sac plastique transparent suspendu à un arbre, tandis que Saburo Murakami traverse des écrans de papier au cours d'un happening, Kazuo Shiraga, se jette dans la terre pour lutter contre elle, Takesada Matsutani explore les possibilités qu'offre la colle vinylique qu'il transforme en énormes cloques. Yoshida Toshio, pour sa part, travaille des panneaux de bois avec des charbons chauds et verse de la peinture sur ses toiles à l'aide d'arrosoirs.

Les artistes Gutai se munissent très vite d'un organe de presse créé le 1^{er} janvier 1955 - la revue Gutai -, destinée à la fois à enregistrer leurs œuvres et à créer un nouvel espace d'expression, enfin à diffuser leurs activités au Japon, en Europe et aux États-Unis.

L'INFORMEL AU JAPON

C'est ainsi que le neveu d'Insho Domoto, (Hisao Domoto) - qui part faire ses études en Europe- est chargé par Yoshihara Jiro de distribuer quelques revues à Paris dont un exemplaire tombe entre les mains de Michel Tapié (alors conseiller artistique de la galerie Stadler, située au 51 rue de seine à Paris).

Très rapidement, les liens sont établis entre Yoshihara Jiro et Michel Tapié, le défenseur de l'informel. Celui-ci initie, à distance, avec l'aide du leader du groupe Gutai, membre du comité organisateur, une exposition intitulée Art d'aujourd'hui dans le monde, présentée au mois de novembre 1956, dans les grands magasins Takashimaya de Tokyo. Michel Tapié prête, à distance, quelques œuvres de sa collection personnelle pour la manifestation qui présente alors les artistes originels de la constellation de «l'Art Autre» fédérée depuis 1948: Fautrier, Hartung, Schneider et Mathieu.

Cette exposition marque l'arrivée de l'art Informel au Japon et anticipe la renommée de Michel Tapié dans le pays. Dans le catalogue de cette exposition, il est considéré comme le «pionnier du mouvement»; la presse parle, non sans quelque exagération, de «cyclone informel».

Un mois plus tard, en décembre 1956, le manifeste de Gutai est publié dans le Gueijutsu-Sincho et Michel Tapié intégrera, dans sa constellation, nombre des artistes du groupe.

Toshio Yoshida, est l'un de ceux là, et participe, en 1959, à l'exposition organisée à Tokyo intitulée 15 artistes de l'avant-garde japonaise sélectionnés par Michel Tapié, ce dernier le choisit pour son exposition Continuité et avant-garde au Japon organisée à Turin.



L'œuvre de Toshio Yoshida (datant de 1959) exposée à la Galerie Hessler témoigne des recherches que l'artiste développe entre 1954 et 1964. A ce moment, il pratique un travail de la texture, matiériste et informel, selon un processus particulier. En effet, juché sur une échelle et à l'aide d'un jet, il pulvérise des pigments sur une toile déposée à plat sur le sol. Ce procédé semi-automatique, permet un travail par couches successives créant des textures complexes qui forment des surfaces irrégulières mêlant scories, cavités et rugosités, matières semblables à celle d'une pierre volcanique. En effet, l'artiste usant par ailleurs de cordes, de marques de brûlure, de pigments liquides et de coton, entend démontrer que toute intervention humaine, aussi moindre soit-elle, change l'état des matériaux naturels.

Le groupe Gutai fait de nombreux émules parmi les jeunes artistes japonais de la seconde moitié du XX^e siècle. Insho Domoto, Masando Kito, Key Sato, Toshio Arai, Yutaka Ohashi, Teji Takai, Itaru Komoru, Fudo Shigeya, Shiregu Onishi et Tiger Tateshi s'inspirent tout autant des expérimentations des matériaux Gutai que de la gestualité de l'art informel qu'ils associent à une pratique traditionnelle de l'art japonais. Leurs œuvres s'inscrivent dans les nouvelles recherches matiéristes et gestuelles défendues sur la scène artistique internationale par le critique d'art Michel Tapié, tant et si bien que certains d'entre eux, comme Domoto, Arai et Onishi, sont très rapidement inclus dans la constellation de l'Art Informel que Tapié constitue au gré de ses découvertes et qu'il présente à Paris, New York, Rome, Turin...

RÉACTIONS

Au tout début des années soixante, l'atmosphère politique et sociale japonaise s'alourdit. En effet, la pollution d'une industrie en plein essor se fait ressentir, les campagnes se désertifient et le Premier Ministre Kishi Kobusuki tente de faire passer en force la signature d'un traité de coopération militaire avec les États-Unis qui accroît le sentiment anti-américaniste des Japonais.

En conséquence, au moment même où se déroule, à Osaka, l'International Sky Festival - grande manifestation artistique réunissant les artistes Gutai et ceux informels de la constellation de Tapié -, trois millions de Japonais, désenchantés, se révoltent dans les rues de Tokyo.

Des artistes partagés entre inspiration et rejet des nouveautés artistiques occidentales, réalisent des œuvres traduisant cette révolte et refusent l'abstraction, symbole, selon eux, de la modernité occidentale au Japon.

C'est le cas de Shinjiro Okamoto présent dans cette exposition. Directeur d'une imprimerie, il réalise, à partir de 1962, des œuvres à l'esthétique «Comic book», influencées par ses méthodes d'impression. Malgré les couleurs saturées et les formes simplifiées qui rappellent le mouvement américain émergeant à la même époque, l'artiste refuse d'être classé parmi les artistes Pop Art. Et pour cause, La série Indiens dont une œuvre est présente dans l'exposition ne manque pas de provocation: en empruntant le langage de son envahisseur, l'artiste y dénonce l'américanisation de son pays.

UNE RECONNAISSANCE INTERNATIONALE

Ces quatorze artistes rassemblés dans cette exposition: membres Gutai, informels ou «pop», témoignent de l'existence de multiples avant-gardes japonaises qui, après la seconde guerre mondiale, ont fait de Osaka et de Tokyo des scènes artistiques internationales incontournables, occasionnant un dialogue fort avec les artistes des capitales de l'Occident.

Dans ce Japon de la seconde moitié du XX^e siècle, sur les pas de ses maîtres des siècles passés qui ont inspiré les artistes avant-gardistes tels Toulouse Lautrec, Van Gogh, Gauguin, Bonnard, Vuillard et les autres, l'art contemporain n'a pas perdu de son aura. Des cris sont lancés pour défendre une identité forte, des modernités toujours renouvelées qui sont aujourd'hui célébrées par de nombreuses expositions internationales. Récemment, les expositions organisées aux National Art Center de Tokyo (2012); Museo Cantonale d'Arte de Milan (2012); R. Guggenheim Museum de New York (2013); Dallas Museum of Art au Texas (2015); Center for Fine Arts de Bruxelles (2016-2017)... témoignent de la reconnaissance internationale de ces artistes montrés dans cette exposition.

J.E.

¹ Le 24 novembre 1954

² Le 7 décembre 1954

³ Le 10 décembre 1954

⁴ Osaka qui se situe dans le Kansai (au sud-ouest de Tokyo), est un chantre de la tradition japonaise, inspirant à Gutai une de ses caractéristiques : réconcilier la tradition avec la modernité.

KEY SATO (1906-1978)

Après avoir obtenu son diplôme à l'École des Beaux-Arts de Tokyo en 1929, Key Sato fait un premier voyage à Paris en 1930. Il y restera quatre ans: autant d'années de rencontres, de recherches et de découvertes. Il entre à l'Académie Colarossi, plus connue sous le nom de l'Académie de la Grande Chaumière, fondée en 1870 par le peintre italien Colarossi.

Dans cette académie qui vit ses dernières heures d'existence, passèrent nombre d'élèves dont le nom est bien connu du public, parmi eux: Georges Grosz, Hans Hofmann, Camille Claudel, Paul Gauguin, Modigliani... Key Sato y découvre alors le cubisme. Ce choc esthétique mêlé à celui qu'il éprouve en visitant les ateliers des artistes qu'il rencontre et les galeries parisiennes lui fera abandonner peu à peu la figuration au profit de nouvelles expérimentations plus abstraites. Il expose au salon d'Automne.

De retour au Japon, imprégné de ses découvertes des avant-gardes parisiennes, Key Sato fonde en 1936, avec Koiso Ryo, Hei, Uchida Iwao et Inokuma Genichir, tous des artistes nés au début du siècle, l'association «Shin-Seisaku Kyokai»: «Nouvelles oeuvres». Motivée par la volonté de se confronter au réel et à la matière du monde, la pratique de ces artistes est alors tournée vers l'abstraction: tous travaillent la matière.

Au cours de son second voyage, en 1952, Key Sato s'installera à Paris dans son atelier situé à la Cité Falguière, qui fait face à celui de l'artiste Serge Charchoune. Son fils, le peintre Ado, le rejoint. Key Sato est touché par un second choc esthétique: la découverte de l'art informel qui commence alors à envahir les cimaises des galeries de la capitale.

L'artiste qui n'aura de cesse de voyager en Europe, en Afrique du Nord, aux États-Unis découvre des paysages qui lui inspireront nombre de ses oeuvres montrées lors d'expositions personnelles et collectives organisées dans les capitales occidentales: Paris, Venise, New-York, Sao Paulo.

Le travail méticuleux de l'artiste patient, sculptant - pendant deux ou trois mois - la matière, la laissant sécher durant, parfois plus de six mois, avant de la reprendre, par petites touches de pinceau fin, crée une texture si épaisse qu'elle semble grouiller de vie, en ses profondeurs. L'on croit y entendre l'eau sourdre, des pierres s'écrouler, le vent mugir. Pierre Restany parle même de «nature paysagiste» et écrit à son propos, non sans poésie: «elle est faite de lunes, d'arbres, de terre, de murs, de feuilles, de ciels, d'eaux, d'écorces».

Des scories émergent de la haute pâte qui ne sont pas sans rappeler les surfaces triturées et creusées de la série des oeuvres «personnages monolithes empreintes au sol» de Jean Dubuffet. Et pour cause... Ces deux artistes, rêveurs et promeneurs solitaires, vouent une même passion pour l'activité géologique et tellurique qu'ils ne cessent d'explorer dans leurs pratiques picturales.

Rivière de pierres, Ombre de pierre, Portrait du temps, Terre éclatée, Abîme, Pierre vivante, Psycho paysage, ces titres font écho aux propos panthéistes du sage grand-père de l'artiste, shintoïste et collectionneur de pierres qui répétait à l'oreille de son petit-fils explorateur du monde: «Tu sais, la beauté des pierres, c'est le temps; le temps les a émoussées. Et puis, n'oublie pas que la pierre vit.» Ces oeuvres Abîme, faite de reliefs et Âme de la terre, d'où émerge une lumière animée, nous rappellent combien l'oeuvre de Key Sato est empreinte de vie.

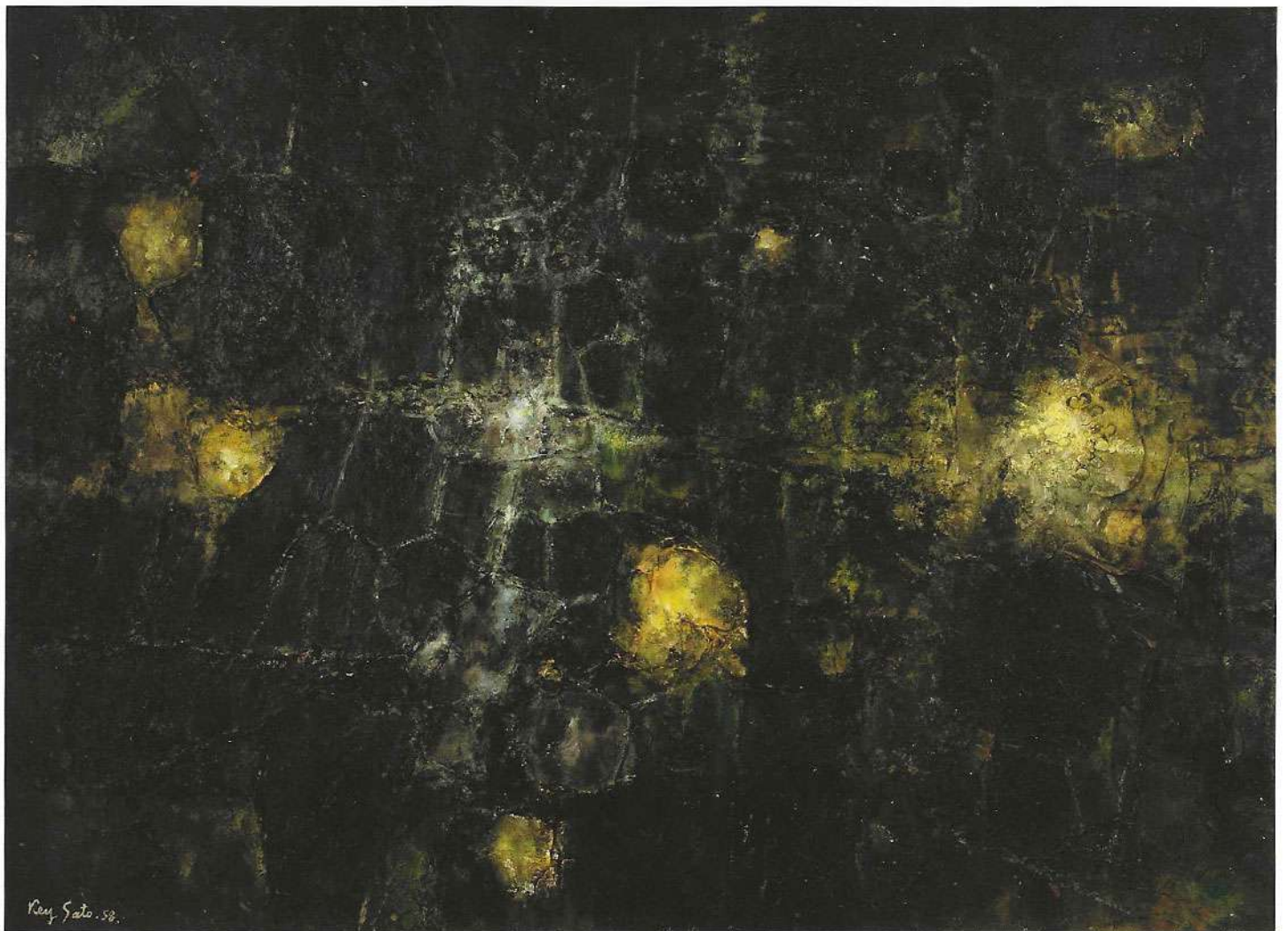
J.E.

Ame de la Terre, 1961
Huile sur toile, 116 x 89 cm
Signée et datée



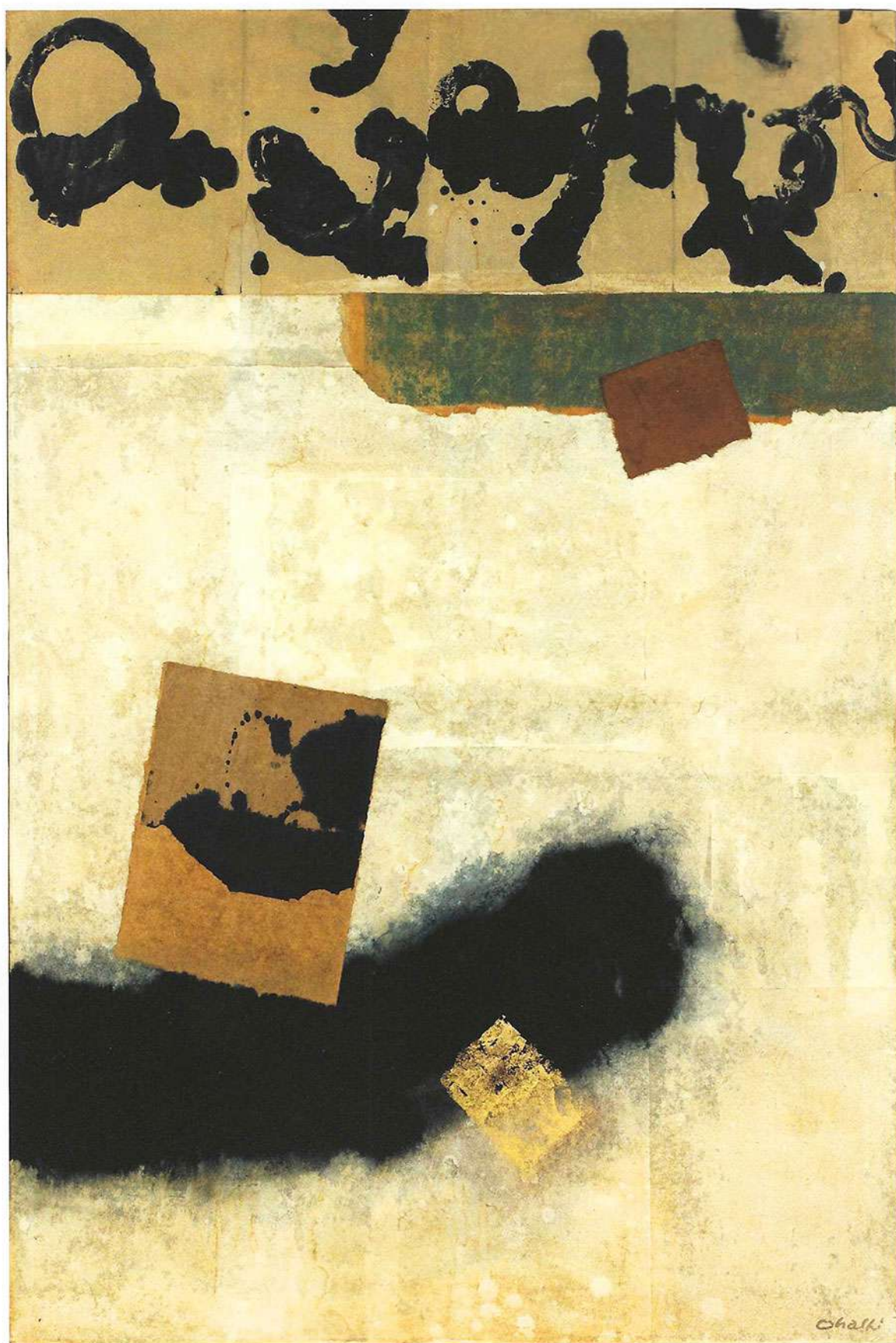
KEY SATO (1906-1978)

Abysses, 1958
Huile sur toile, 73 x 100 cm
Signée et datée



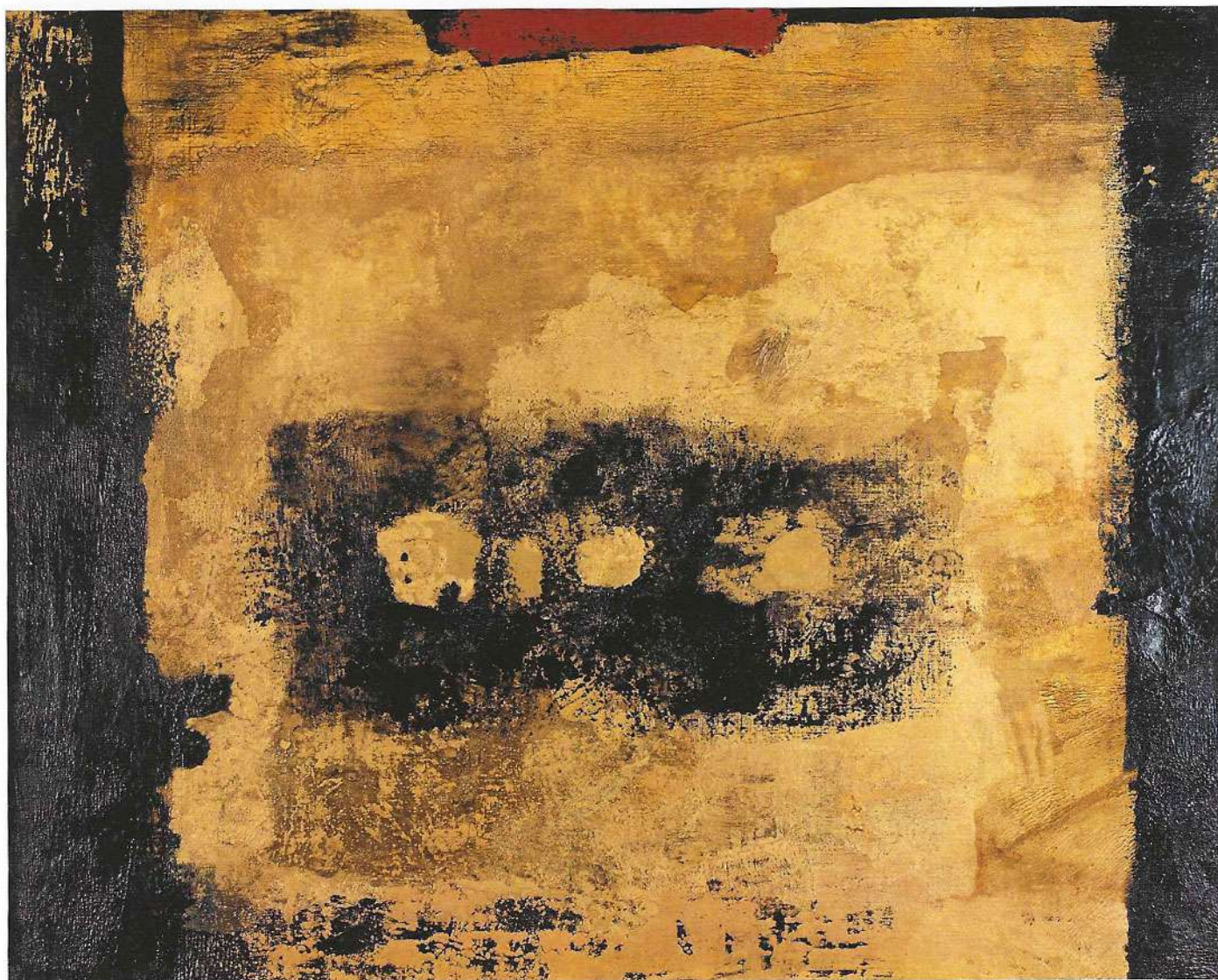
YUTAKA OHASHI (1923-1989)

Usugumo, 1970
Technique mixte sur toile (Collage), 120 x 80 cm
Signée et datée



TAZUKO TANAKA (1925)

Mystery, vers 1960
Huile sur panneau, 72 x 91 cm
Signée et datée



INSHO DOMOTO (1891-1975)

Diplômé de la City School of Arts and Crafts de Kyoto, Insho Domoto travaille d'abord les motifs des tissus traditionnels avant d'être reçu à la prestigieuse école spéciale municipale de Kyoto de 1918 à 1924. Il devient alors un grand maître de peinture nihonga; il peint dans de nombreux temples bouddhistes ce qui fait de lui, déjà, un peintre de renom. Il fonde alors sa propre école de peinture et devient professeur de l'École d'art de Kyoto. En 1944, il est nommé membre de l'Académie Impériale d'Art du Japon.

Cependant, l'art informel présenté dans les expositions internationales des grands centres japonais ne manque pas d'attirer la curiosité de Insho Domoto qui y voit la possibilité d'accomplir l'un des préceptes bouddhistes selon lequel «la réalisation réside dans la pratique».

Hisao Domoto, son jeune neveu également artiste, voyage à Paris en 1955. Il fréquente assidument les hauts lieux d'art de la capitale, en particulier la rue du Faubourg saint Honoré où se trouve la Galerie Rive Droite dirigée par Jean Larcade et la rue de Seine où s'est très récemment ouverte, au 51, la galerie Stadler. Inévitablement, le jeune artiste japonais fait la rencontre du défenseur de l'art informel qui oeuvre dans les deux galeries citées. Il lui présente ses toiles et celles de son oncle et c'est ainsi que les deux artistes entrent dans la constellation de l'Art Autre. La Galerie Stadler présente Insho dans son exposition de groupe en 1959 et lui organise une exposition particulière en 1962 et Michel Tapié l'intègre dans ses expositions internationales et le présente au Centre International de recherches Esthétiques de Turin, (ICAR) pour lequel il réalise l'emblème apposé dans l'entête des courriers officiels et sur les couvertures des catalogues d'expositions du centre... C'est dire l'importance que Tapié accorde au Maître Insho qui lui fit visiter lors de son voyage au Japon, en avril 1958, les temples bouddhistes des environs de Kyoto.

Les deux oeuvres du Maître Insho datant de 1960 présentées dans cette exposition montrent combien la pratique de la peinture se confond avec celle de la philosophie proférée par Siddhârta: les amples tracés à l'encre de chine formant des signes, les lavis d'encre qui viennent confondre les teintes bleues, marron pâle et noires intenses rehaussées de réserves blanches; les projections de gouttes de peinture, semblent être accomplies dans une pratique ritualisée. Ces signes qui se meuvent dans une sorte de ronde harmonieuse sur la surface du papier respectent la «lanitaya», l'une des lois qui fondent le Dharma bouddhiste: «tout est inconstamment changeant dans les phénomènes, on ne peut absolument rien y trouver de permanent.»

J.E.

Composition, vers 1960
Encre, Peinture dorée sur papier, 56 x 67 cm
Signée



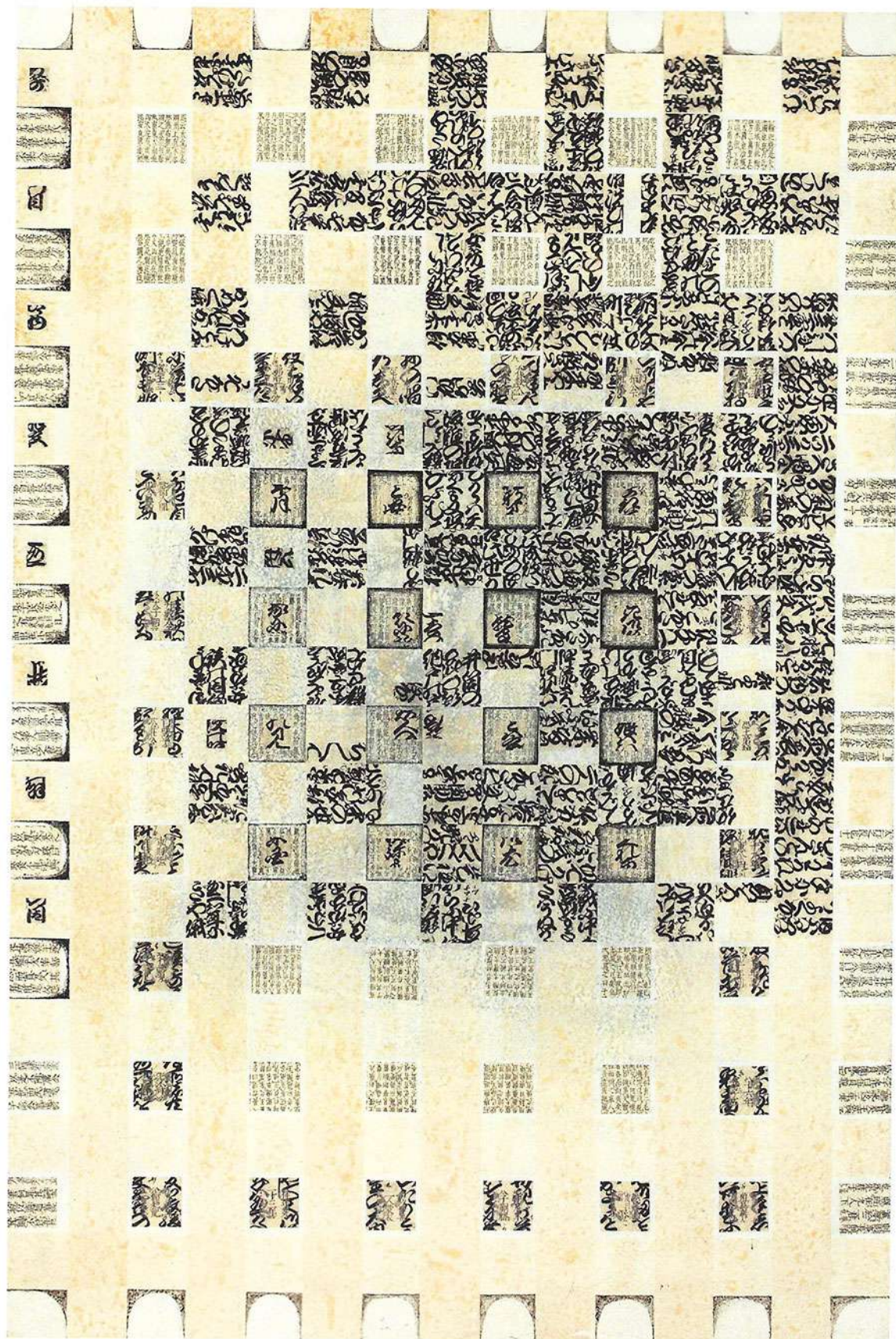
INSHO DOMOTO (1891-1975)

Composition, vers 1960
Technique mixte sur papier, 32,5 x 42 cm
Signée



FUDO SHIGEYA (1928)

Composition, 1967
Technique mixte sur toile, 135 x 90 cm
Signée et datée



SHIGERU ONISHI (1928-1994)

Avant de devenir le peintre que l'on connaît, Onishi, né en 1928 à Takahashi, entreprit des études à l'université de Hokaido et obtint un doctorat en mathématiques portant sur les espaces de Hilbert, une méthode d'analyse des espaces euclidiens. Cependant, en parallèle à ses études scientifiques, Onishi fréquente les milieux artistiques de la ville et pratique lui-même la peinture qu'il ne dissocie pas de ses recherches en mathématiques. Il dira même que la peinture l'a aidé à résoudre bien des problèmes théoriques étudiés. Ses œuvres sont présentées lors d'une première exposition personnelle en 1955.

Bouddhiste pratiquant le zen et, précise Tapié, « grand buveur de saké », Onishi peint selon la méthode sumi, celle dont le nom fut donné par la désignation, en japonais, de l'encre de chine élaborée à base de suie et de colle animale que les peintres japonais utilisent traditionnellement pour leur pratique de la peinture et de la calligraphie.

Michel Tapié qui découvre son œuvre en 1957, l'inclut très vite dans sa constellation des artistes de « l'art Autre » et le présenta en 1959, au festival international Arte Nuova de Turin puis dans ses expositions organisées dans les galeries où il est conseiller artistique à Paris, New York, Rome, Turin...

Ce ne fut pourtant qu'en 1960 - au moment du Sky festival d'Osaka où il présentait avec Yoshihara des artistes informels au côté de ceux du groupe Gutai- que Tapié put rencontrer l'artiste. Dans le café du grand hôtel d'Osaka, échangeant toute la nuit avec le critique d'art, ce dernier, selon ses termes, en fut « fasciné », « comblé » jusqu'à « l'enchantement » de tant de connaissances artistiques et scientifiques. En effet, qui d'autre qu'un artiste-scientifique pouvait s'entretenir avec lui, des rapprochements esthétiques et mathématiques qui caractérisent l'hermétique théorie de l'Art Autre de Michel Tapié ?

Sur la surface des rouleaux longs de deux mètres de papier délicat que Shiregu Onishi déploie à même le sol, l'artiste trace des sillons s'entremêlant, créant une danse de sinueux méandres, parfois colorés, le plus souvent noirs qui rappellent la trace du râteau que l'on passe pour tamiser et aplanir le sable fin des jardins zen des temples bouddhistes. Le discret hanko rouge, sceau traditionnel apposé sur le papier, identifiant officiellement l'artiste, vient subtilement équilibrer l'ensemble.

Existence of set et Becoming of structure, présentes dans cette exposition, sont emblématiques de l'art d'Onishi. Des variations rythmiques gestuelles évoluent sur la surface du papier sans jamais s'affronter. Des macules pâles et diluées, traces de l'élan de l'artiste, voilent délicatement ces signes amples et quiets et rappellent les sages paroles de Bouddha « les nuages ne disparaissent jamais, ils se transforment en pluie ». Tantôt orageuses, tantôt dégagées, les deux encres de chine sur papier sont la preuve qu'au Japon, la nature et l'homme ne font qu'un, l'une inspirant l'autre, dans un élan toujours changeant, fécond pour l'esprit, que seul un « amateur d'art » - selon Tapié - pouvait apprécier.

J.E.

Existence of set, vers 1960
Encre sur papier, 206 x 259 cm
Signée avec le cachet rouge



SHIGERU ONISHI (1928-1994)

Becoming of structure, vers 19650
Encre sur papier, 204 x 266 cm
Signée avec le cachet rouge



MASANDO KITO (1937)

A different 10, 1964
Huile sur toile, 160 x 115 cm
Signée et datée





Takasada Matsutani, dans son atelier, rue Faïdherbe, le lundi 13 février 2017, ©Juliette Evezard



« Je suis né à Osaka, le 1er janvier 1937, l'année du signe de la souris »... commence Takesada Matsutani, accoudé à l'une de ses tables de travail dont la surface est recouverte de pinceaux, de mines de graphite, de signes calligraphiques esquissés à l'encre de chine : recherches de l'artiste pour la maquette d'un livre en préparation.

Dans cet atelier situé à l'écart de la rue Faidherbe où nous sommes accueillis pour cette interview proposée à l'heure du thé, Matsutani, âgé de quatre-vingt ans, peut-être le plus parisien des Japonais, prépare en ce moment même l'événement de la Biennale de Venise 2017. Il y exposera, au grand public, ses remarquables installations présentant des rouleaux de plus de dix mètres dont la surface sera recouverte, à la main, ligne par ligne, de graphite. Employée par l'artiste au début des années soixante-dix, cette technique a marqué un tournant dans sa pratique : il revenait alors à une technique plus simple sans pour autant renier l'esprit de Gutai qui l'a, sans cesse, poussé à se renouveler. Jour après jour, l'artiste trace, avec une mine de plomb sur le papier blanc, une bande noire, comme pour écrire le journal de sa vie.

Pour cette prochaine édition de la Biennale de Venise, Matsutani présentera également l'une de ses célèbres installations mettant en scène un grand tampon suspendu au bout d'une corde et chargé d'encre noire destiné à marquer de son empreinte, un grand drap blanc tendu en son dessous.

« Ma mère aimait me répéter que la souris est toujours en quête de nourriture mais ne souffre jamais de la faim, poursuit l'artiste. Elle cherchait peut-être à se rassurer... mais ce fut de bon augure pour la suite de ma vie artistique, ajoute-il d'un air amusé. J'ai fait mes études au Osaka City Kogei High School, un lycée où j'ai étudié la peinture traditionnelle japonaise faite avec des pigments mêlés à de la colle, cette technique traditionnelle se nomme «nihonga». J'y ai réalisé beaucoup d'œuvres figuratives. Et puis, en 1951, j'ai contracté la tuberculose. J'ai vécu huit années de maladie, de traitements et d'hospitalisation. Je n'avais guère d'autres activités que la peinture et la lecture de théories artistiques. C'est à ce moment que j'ai découvert du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier de Kandinsky et les œuvres des artistes cubistes Braque et Picasso. Ce fut une révélation ! Je me suis mis en quête de trouver un style plus personnel, quelque chose qui me caractérisait tandis que je me détachais peu à peu de la peinture traditionnelle.

Cette quête d'un nouveau style m'a amené à faire la rencontre déterminante du peintre Syosaku Arao. C'était un peintre « nihonga ». Il m'a ouvert à la peinture qui s'introduisait au Japon : la peinture informelle. Je n'allais pas aux expositions, elles étaient trop loin et j'étais malade, mais je les découvrais dans les publications que je dévorais. C'est de cette manière que j'ai pu connaître les oeuvres des artistes comme Fautrier et Tapiès qui sont devenus des références pour moi. Je me suis mis à travailler la peinture comme une matière épaisse. Et puis, en 1959, j'ai fait la rencontre de l'artiste déjà très connu du groupe Gutai : Sadamasa Motanaga. Il avait quinze ans de plus que moi, l'âge d'être mon mentor, ce qu'il devint d'ailleurs. C'est avec lui, vraiment, que j'ai abandonné toute forme de figuratif pour me livrer à l'abstraction pure, dans l'inspiration de Gutai que j'admirais beaucoup, tant pour son travail de la matière que pour l'usage des éléments et le traitement en trois dimensions des oeuvres qui n'étaient plus seulement picturales.

« Non, ça ne va pas. Ce n'est pas bon. C'est déjà fait, cherche quelque chose qui n'existe pas encore ! »

Depuis cette rencontre, je n'ai eu de cesse de faire des recherches pour trouver ma voie et inscrire ma démarche au sein du groupe Gutai. Mais ce n'était pas chose aisée... Motanaga m'a fait rencontrer Yoshihara Jiro, une personnalité très influente dans le monde de l'art au Japon, contribuant, juste après la seconde guerre mondiale, à l'émergence d'associations publiques et privées d'art dans toute la région du Kansai comme la célèbre Ashiya City Art Association en 1948 et Genbi en 1953. Il était aussi un critique d'art pour les célèbres revues japonaises Kirin et Bokubi. En 1954, il fonda la Gutai Art Association avec seize membres et la revue Gutai qu'il dirigeait.

Il était très exigeant. Chaque fois que je lui présentais l'une de mes oeuvres toujours par l'entremise de mon maître Motanaga, Yoshihara Jiro me rétorquait : « non, ça ne va pas. Ce n'est pas bon. C'est déjà fait, cherche quelque chose qui n'existe pas encore ! »

Pendant trois années entières de recherches, je n'ai entendu que cette réponse aussi décevante que stimulante. Et puis un jour, alors que je lui présentais une petite oeuvre organique, biologique, il a dit « oui ! ». C'est cette petite oeuvre matiériste qu'il a choisie, en accord avec Michel Tapié, pour présenter au célèbre Sky Festival organisé à Osaka en 1960. Mais malheureusement, ce n'était pas encore mon intronisation officielle au sein du groupe Gutai car, à ma grande déception, ma toile fut montrée dans un petit recoin de l'exposition.



Takesada Matsutani et Yoshihara Jiro, 1963

« C'était en 1963, j'avais vingt-six ans quand je suis devenu un membre officiel du groupe Gutai. »

J'ai donc réalisé de nombreuses expériences avec différents matériaux afin de trouver quelque chose qui, selon les termes de Yoshihara Jiro, « n'existait pas encore ».

Et puis un jour de printemps, en 1962, j'avais vingt-cinq ans, j'eus l'idée d'utiliser de la colle à bois vinylique. J'en ai fait une sorte de crêpe que je retournai pour que la colle se mette à couler. Cela formait de grosses gouttes, sortes de stalactites et comme le vent soufflait, en séchant, la colle forma des grandes cloques. Cette matière m'intéressait beaucoup car elle était à la fois organique, biologique mais aussi sensuelle. Pour que les cloques sèchent plus vite, j'ai tenté de les fendre et j'y ai vu quelque chose de très féminin. J'ai multiplié cette pratique jusqu'à la maîtriser et ce fut le moment de solliciter une nouvelle fois l'attention de Yoshihara qui était accompagné ce jour-là de Michel Tapié. Je leur ai montré quelques-unes de mes œuvres témoignant de mes nouvelles expériences et ils les ont adorées ! C'était en 1963, j'avais vingt-six ans quand je suis devenu un membre officiel du groupe Gutai.

S'en est suivie ma participation officielle à la douzième exposition d'art Gutai de Tokyo, j'y ai exposé mes tableaux couverts de cloques puis en octobre de la même année j'ai réalisé ma première exposition particulière à la Pinacothèque Gutai.

En 1964, pour la quatorzième exposition Gutai organisée à Osaka, j'ai disposé dans l'espace des grands portiques mous, sorte de membranes couvertes de longues bulles suspendues donnant accès à l'exposition. Ensuite, au mois d'avril 1965, j'ai participé à l'exposition Cinq artistes du groupe Gutai à Kobe puis à l'exposition Gutai organisée à la célèbre galerie Stadler, rue de Seine à Paris où Michel Tapié oeuvrait en tant que conseiller artistique. Cette exposition a également été présentée à Cologne.

« C'est au mois de novembre 1966 que j'entrepris premier grand voyage hors de mon pays. C'était une véritable expédition... »

En 1966, j'ai participé au concours organisé par le journal Mainichi Shimbun et l'Institut Franco-japonais de Kyoto en proposant un tableau dans l'esprit de mes nouvelles expérimentations. J'ai remporté le premier prix : une bourse pour étudier en France pendant six mois. Je devais m'inscrire à la prestigieuse Université de la Sorbonne pour apprendre la langue française. J'avais dans ma poche, une lettre d'introduction de Yoshihara adressée à Tsuguharu Foujita, son maître... mais je n'avais aucune envie d'étudier. J'étais plutôt animé par une soif de comprendre les origines de l'Occident. J'ai beaucoup voyagé mais c'est à Paris que j'ai fait ma carrière. Je m'y suis installé rue Faidherbe, avec mon épouse et je ne l'ai plus jamais quitté. »

J.E.

TAKESADA MATSUTANI (1937)

Work, 64-3
Relief Vinylique et peinture à l'huile sur toile
40,9 x 31,8 cm
Signé, daté, titré et annoté Osaka/Gutai au dos



TAKESADA MATSUTANI (1937)

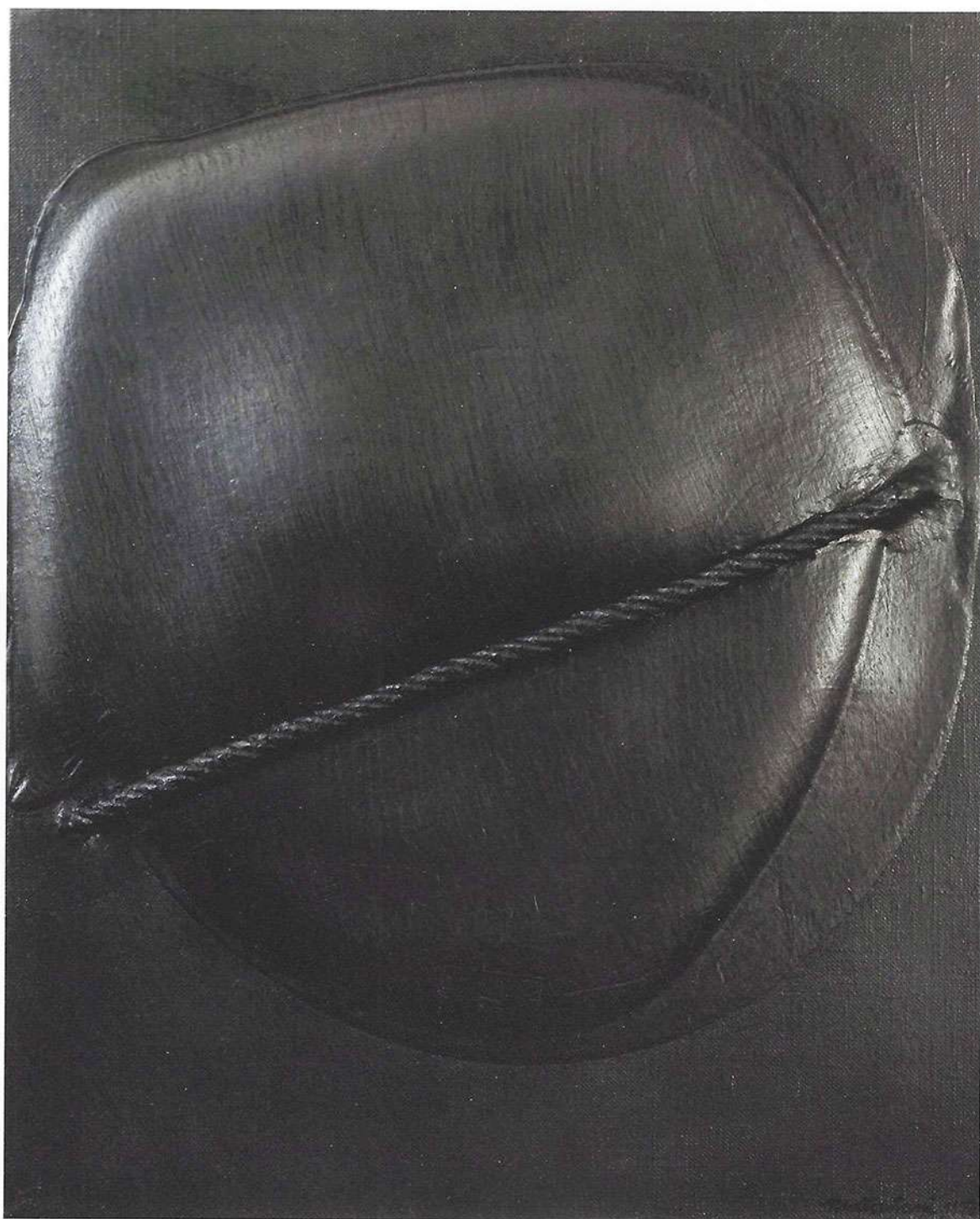
A Drop, 1969
Relief Vinylique sur toile
37,7 x 24,5 cm
Signé, daté, titré et annoté Osaka/Gutai au dos



Matsutani '69

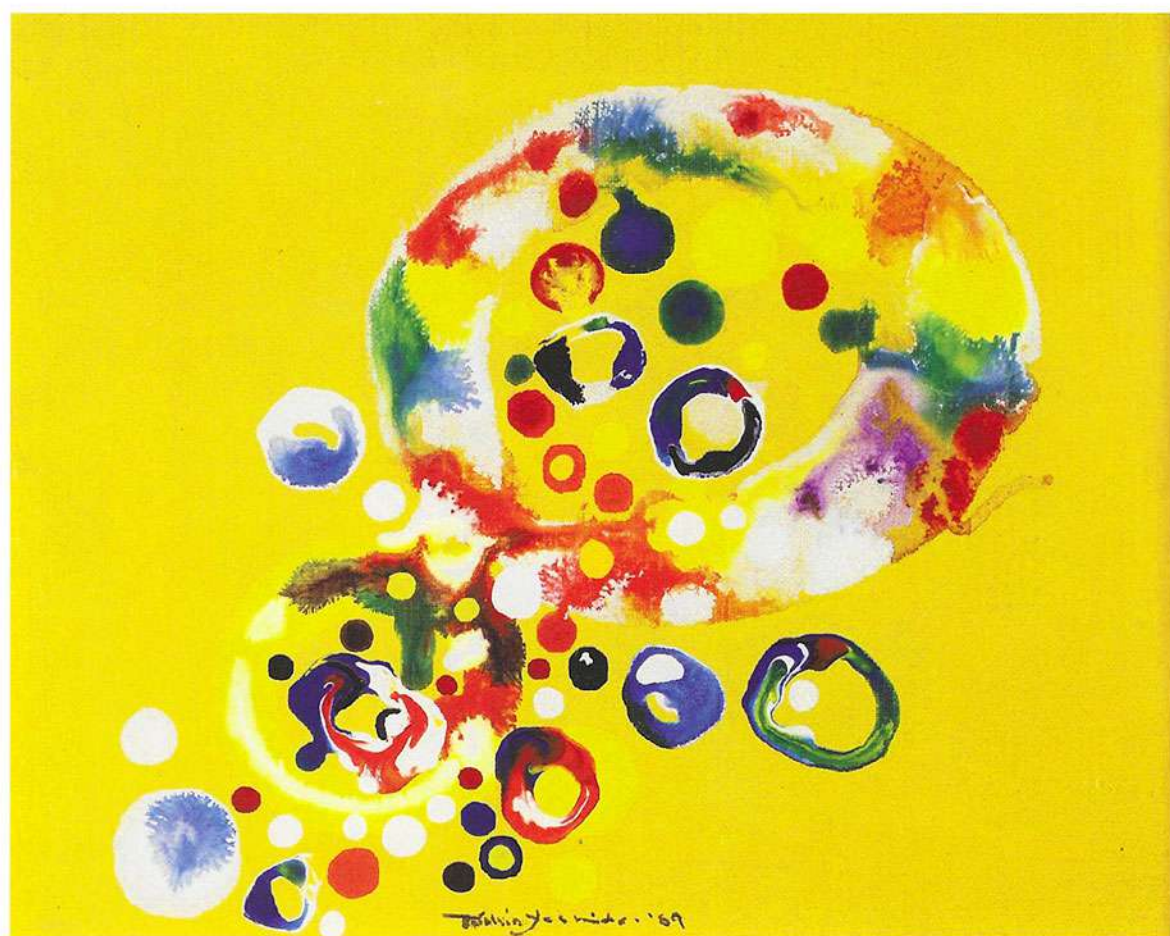
TAKESADA MATSUTANI (1937)

Gonflement, 1978
Relief Vinylique avec corde, mine de plomb sur toile, 41,5 x 33 cm
Signé , daté et titré au dos



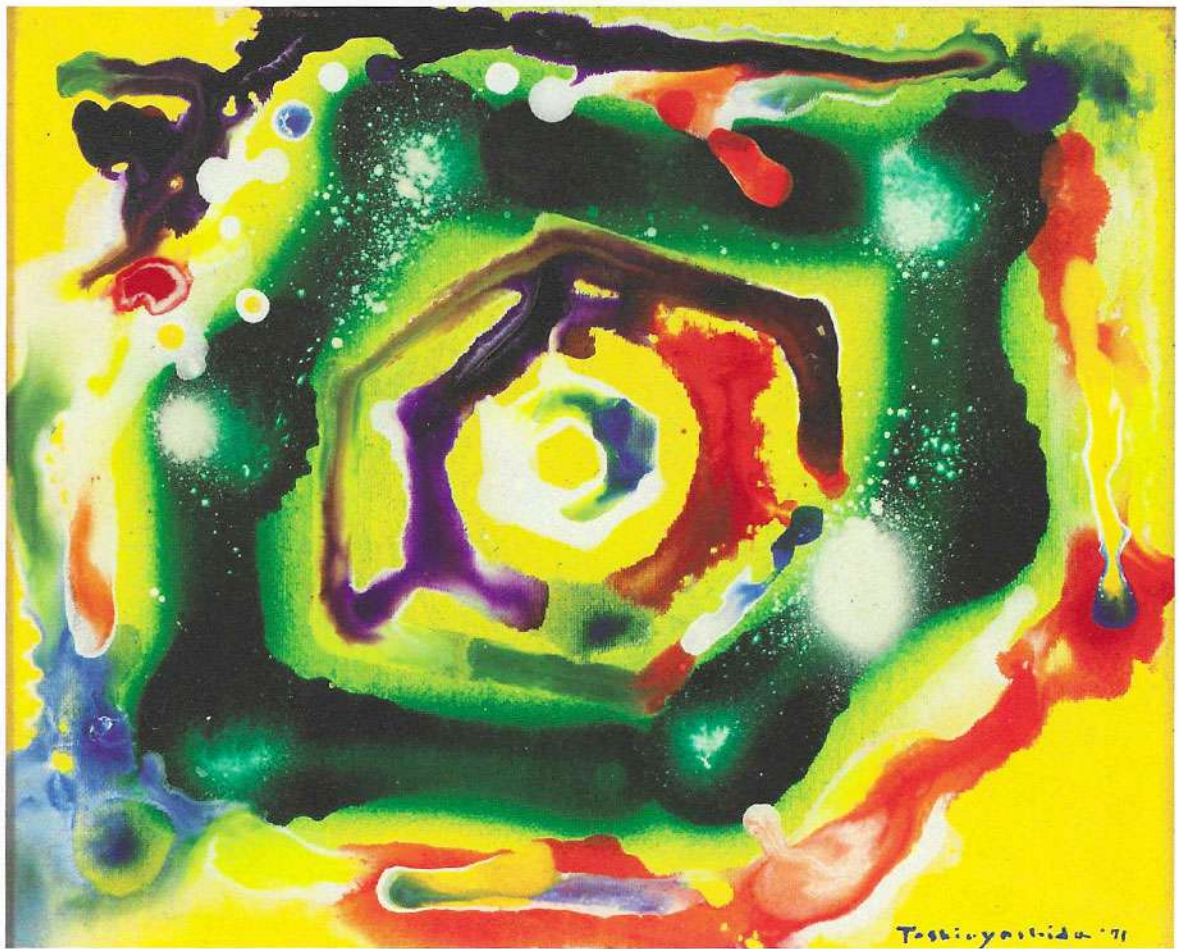
TOSHIO YOSHIDA (1928-1997)

Composition, 1969
Acrylique sur toile, 22 x 27 cm
Signée et datée



TOSHIO YOSHIDA (1928-1997)

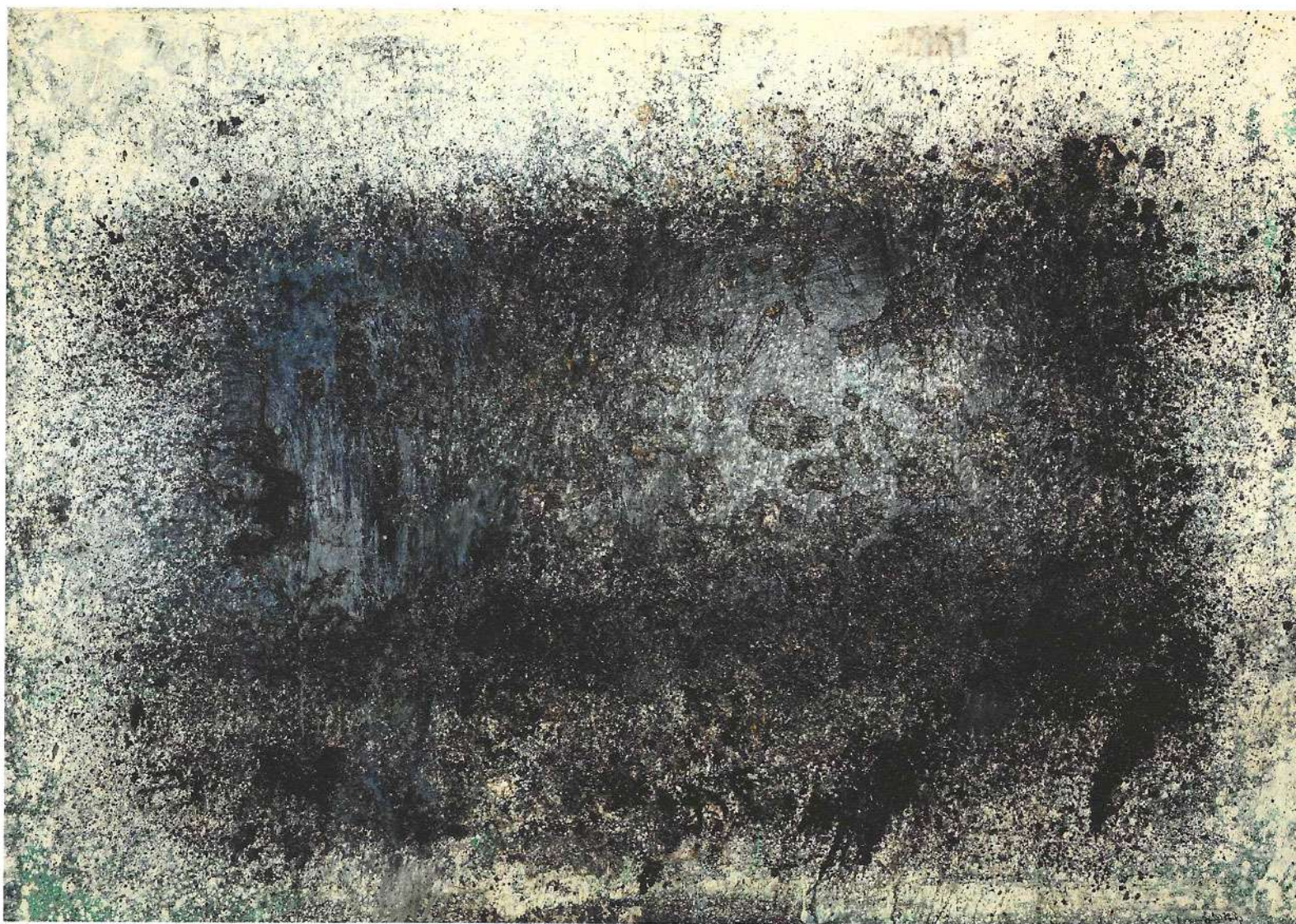
Hexagon, 1971
Acrylique sur toile, 22 x 27 cm
Signée et datée



TOSHIO YOSHIDA (1928-1997)



Sakuhin, 1959
Huile et papier mâché sur toile, 186 x 259 cm
Signée et datée



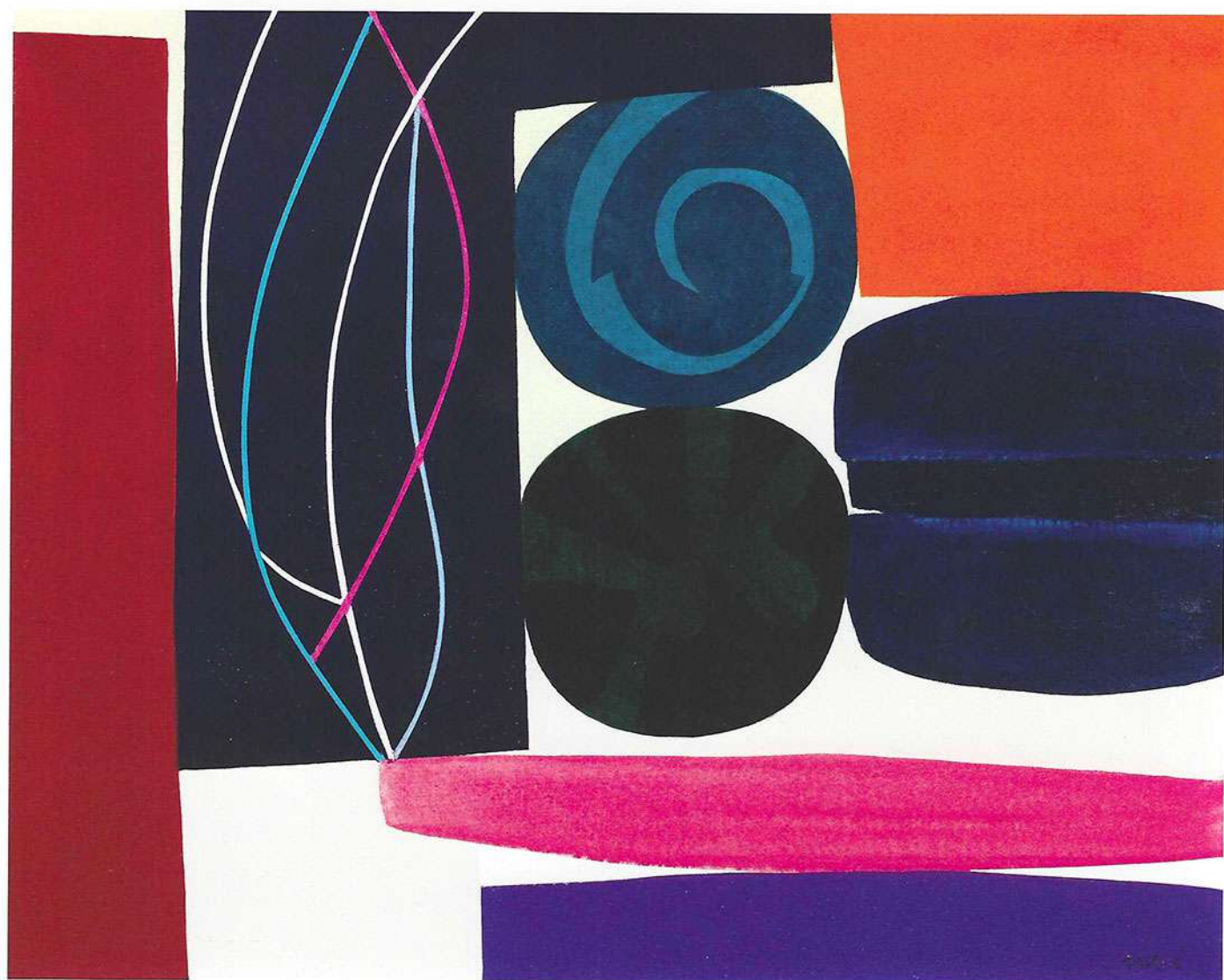
TOSHIO ARAI (1929)

Composition, 1961
Technique mixte sur panneau, 90 x 90 cm
Signée et datée



TEJI TAKAI (1911-1975)

Composition, 1967
Huile sur toile, 51 x 65 cm
Signée et datée au dos



SHINJIRO OKAMOTO (1933)

Little Indian, 1964
Acrylique sur toile, 100 x 73 cm
Signée et datée

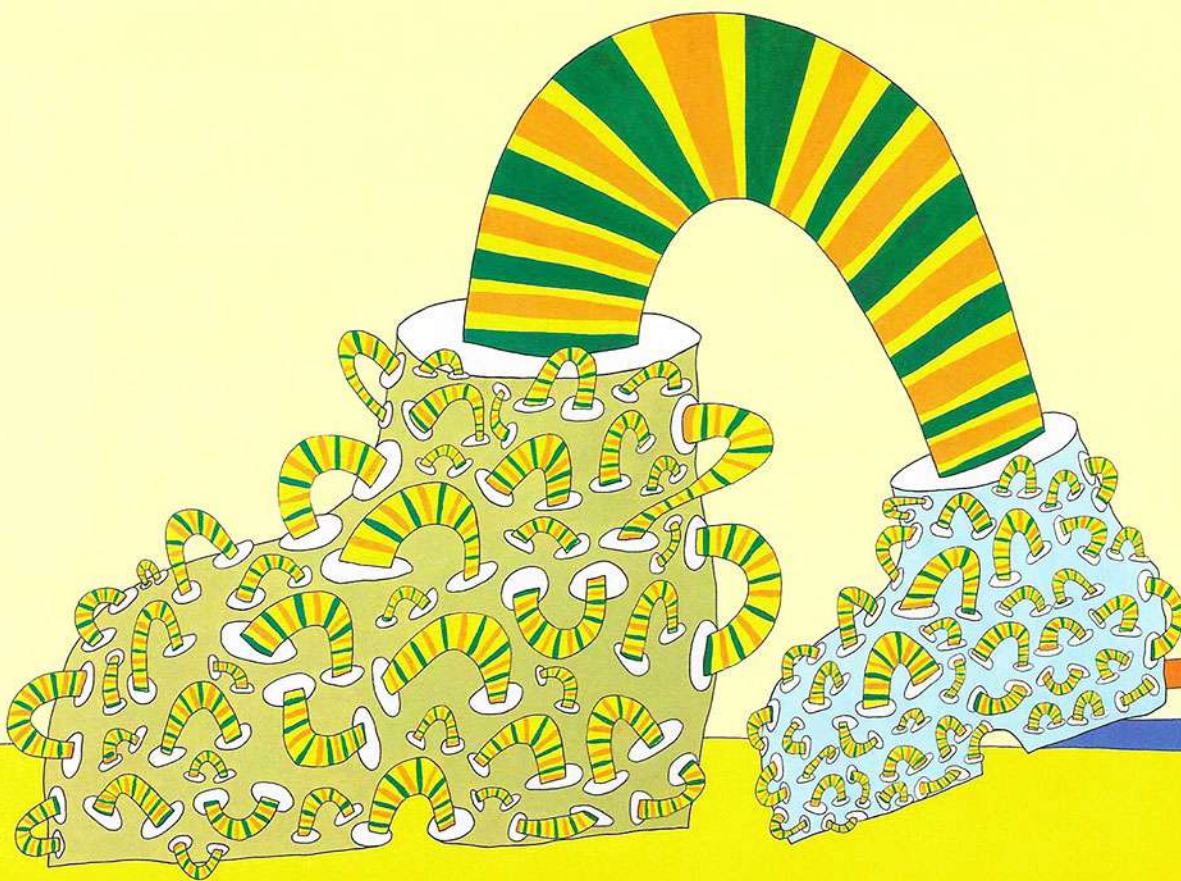


オレ

1967

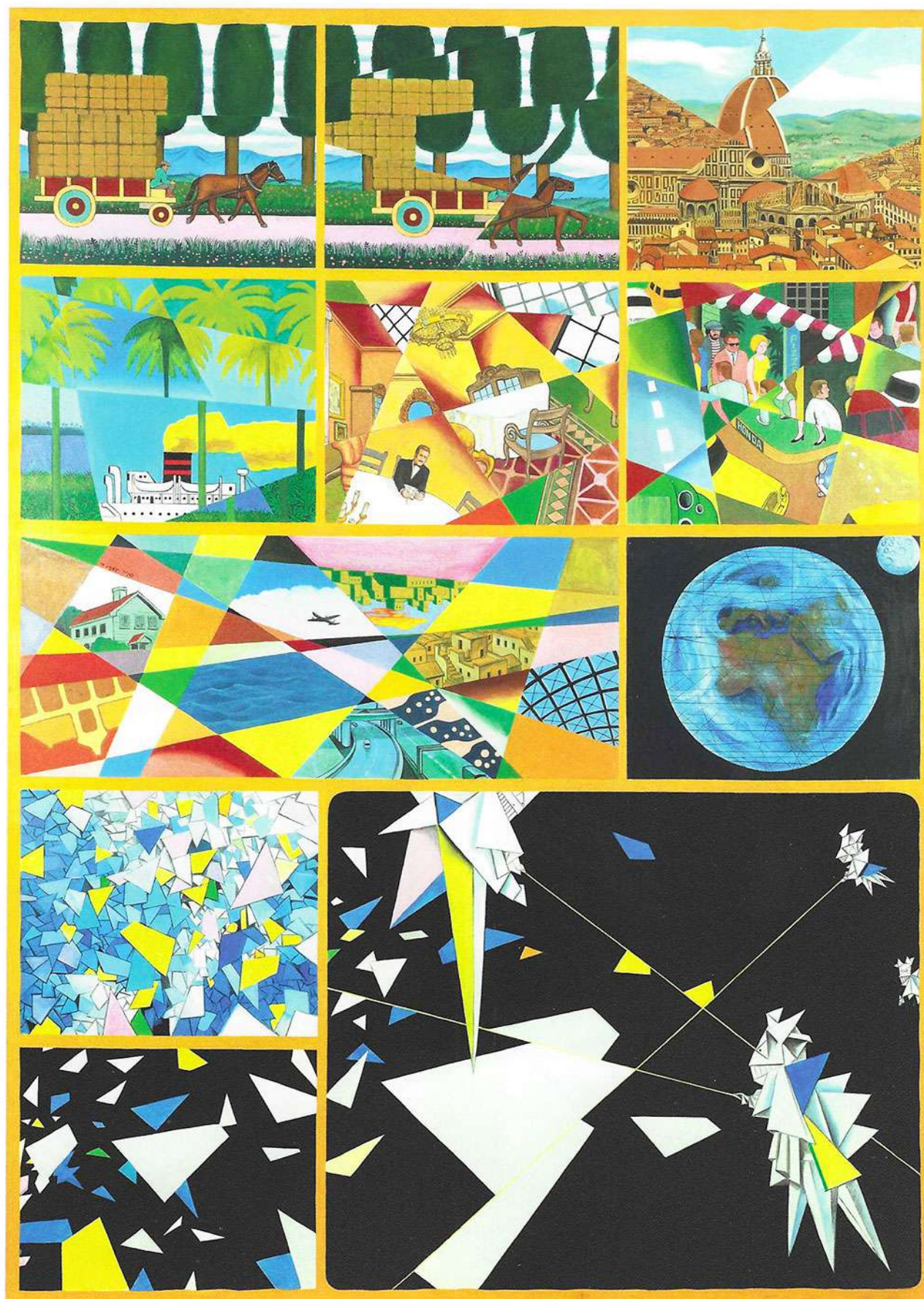
SHINJIRO OKAMOTO (1933)

Kutsuoton, 1966
Acrylique sur toile, 200 x 298 cm
Signée et datée



TIGER TATESHI (1941-1998)

The Dimension Cutters, 1970
Huile sur toile, 167 x 120 cm
Signée et datée







Impression: Imprimerie Beffort / Weprint Hamm
Photographie: Etienne Beguinot, Studio PHOTO GRAPH' Differdange
Graphiste: Lucie Soulat / Mizuki Oka

© 2017 Galerie F. Hessler

Galerie | **F. Hessler**
art collection

21 rue Astrid | L-1143 Luxembourg | Tél.: (+352) 27 28 12 77 | GSM: (+352) 621 327 749
Heures d'ouverture: Mercredi: 14h - 18 h | Vendredi: 14h - 18h | Samedi: 10h - 12h et 14h - 18h
Et sur Rendez-Vous | www.galeriefhessler.lu



Toshio Arai • Insho Domoto
Masando Kito • Itaru Kumoru
Takesada Matsutani • Yutaka Ohashi
Shinjiro Okamoto • Shigeru Onishi
Key Sato • Fudo Shigeya • Teiji Takai
Tazuko Tanaka • Tiger Tateishi
Toshio Yoshida